

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Yelva, ou L'orpheline russe

**Scribe, Eugène
Villeneuve, Théodore Ferdinand Vallon
Desvergiers, ...**

Bielefeld, 1844

Akt I

[urn:nbn:de:bsz:31-90123](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-90123)

PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente un appartement simplement meublé; porte au fond; deux portes latérales; sur le premier plan, à gauche de l'acteur, une croisée; une table de toilette du même côté, un peu sur le devant.

Scène I.

Mme DUTILLEUL, *sortant de l'appartement à droite de l'acteur.*

A-t-on jamais vu une pareille étourderie?... je ne sais à quoi pense cette petite fille!... laisser son album dans la grande allée du Luxembourg!... Aussi, c'est ma faute... nous étions-là assises sur un banc... je lui parlais de M. Alfred... de notre jeune maître... et quand il est question de lui, ça nous fait tout oublier... Allons, allons, le mal n'est pas grand... je le retrouverai sans doute, à la même place, car, au Luxembourg, il n'y a que des gens honnêtes... il n'y va personne... et puis d'ailleurs, de la rue Saint-Jacques, il n'y a qu'un pas, et si ce n'étaient les six étages au-dessus de l'entresol...

Air: Muse des Bois.

C'est un peu dur, j'en conviens avec peine,
Quand on n'a plus ses jambes de quinze ans;

Vous saurez d'abord qu'on me nomme Iwan Tchérikof, nom qui jouit de la plus haute considération depuis les bords du Pruth jusqu'aux rives de la Néwa; c'est vous dire assez que je suis Russe... Ma famille est une des plus riches de l'empire... j'ai pour mon compte 300,000 roubles de revenu, quatre châteaux, deux palais, cinq mille chaumières et dix mille paysans, tous très-bien constitués et d'un excellent rapport... j'en ai toujours avec moi un échantillon assez flatteur... Kalouga, que je vous présente...

(Kalouga s'avance un peu.)

Air: Dans ma chaumière.

Pour un Cosaque

On le reconnaît au maintien;
Et, quoiqu'il ait l'air un peu braque,
Comment le trouvez-vous?

MAD. DUTILLEUL.

Fort bien

Pour un Cosaque.

TCHÉRIKOF. Remerciez madame et sortez... Allez m'attendre en bas avec mon cocher et mes deux chevaux; et soyez bien sages tous les quatre. *(Kalouga sort.)* Voilà, madame, les dons que je tiens du hasard... Quant à mes avantages personnels, j'ai trente ans, un physique assez original... je possède cinq langues et environ une demi-douzaine de décorations, sans compter les médailles.

MAD. DUTILLEUL. Je vous en fais bien mon compliment.

TCHÉRIKOF. Il n'y a pas de quoi.

MAD. DUTILLEUL. Et puis-je savoir ce qui vous amène chez moi ?

TCHÉRIKOF. C'est plus difficile à vous expliquer.. Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, si je vous avoue qu'ici, à Paris, je m'ennuie à force de m'amuser.

MAD. DUTILLEUL. Je comprends.

TCHÉRIKOF. Alors, pour faire diversion, j'ai été ce matin me promener au Luxembourg.

MAD. DUTILLEUL. Ce qui nous arrive quelquefois.

TCHÉRIKOF. Je le sais bien... et, dans une allée solitaire, j'ai trouvé cet album... que je me suis fait un devoir de vous rapporter.

MAD. DUTILLEUL. O ciel! c'est celui d'Yelva... Et comment, monsieur, avez-vous su à qui il appartenait... et où nous demeurions?...

TCHÉRIKOF. Parce que, depuis long-temps... j'ai l'honneur de vous suivre tous les jours au Luxembourg... et de rester des heures entières en contemplation devant vous... ce que vous n'avez pas remarqué, parce que, grâce au ciel, vous avez la vue basse... Mais moi, qui l'ai excellente... je n'ai perdu aucune des perfections de votre charmante fille... je sais, de plus, que c'est la vertu, la sagesse même... j'en ai la preuve par tous les présents qu'elle m'a refusés.

MAD. DUTILLEUL. Quoi! monsieur, ces cachemires, ces diamants, c'est vous qui avez osé?...

TCHÉRIKOF. J'ai eu tort d'employer, rue Saint-Jacques, le système de la Chaussée-d'Antin.

MAD. DUTILLEUL. Monsieur!...

TCHÉRIKOF. Calmez-vous, femme respectable... je vous ai dit que je me repentais... Je

suis jeune, ardent, impétueux : mais, au milieu de mes erreurs, j'aime la vertu... Je vous prie de ne pas prendre cela pour une déclaration... Et depuis qu'hier je vous ai entendu prononcer le nom d'Yelva, lui parler de la Russie, son pays natal... je me suis dit, qu'une Moscovite, une compatriote, avait des droits à mon respect, à ma protection, et je viens vous demander sa main.

MAD. DUTILLEUL. Sa main ?

TCHÉRIKOF. Cela vous étonne!... Au fait, c'est par là que j'aurais dû commencer.

Air: Ses yeux disaient tout le contraire.

Demeurant loin du Luxembourg,

Je fus trompé par la distance ;

De l'Opéra, mon unique séjour,

J'avais encor la souvenance.

Ici je vois que, pour avoir accès,

Il faut faire parler, ma chère,

L'amour d'abord, et les cadeaux après ;

Là-bas c'était tout le contraire.

MAD. DUTILLEUL. Il serait possible!... Mais Yelva est une jeune orpheline qui n'a aucun bien.

TCHÉRIKOF. Je crois vous avoir dit que j'avais trois-cent mille roubles... dix mille paysans...

MAD. DUTILLEUL. Mais votre famille consentirait-elle ?

TCHÉRIKOF. Je n'en ai plus, excepté mon oncle, le comte de Leczinski, que j'ai laissé à Wilna, il y a dix ans, ainsi que n-a petite cousine Foedora, qui alors en avait huit... et je ne dépends pas d'eux... je suis mon maître... J'ai trop de fortune pour un, il faut donc que

nous soyons deux... Et si la gentille Yelva veut devenir la comtesse de Tchérikof?...
 MAD. DUTILLEUL. Permettez, monsieur, je ne vous ai pas dit... vous ne savez pas encore...

TCHÉRIKOF. Je ne sais pas encore si cela lui convient, c'est vrai... Mais la voici... nous allons le lui demander.

Scène III.

LES PRÉCÉDENTS, YELVA, *sortant de la chambre à gauche.*

TCHÉRIKOF. Approchez, belle Yelva.

YELVA.

(Le salue et regarde, d'un air d'étonnement et de plaisir son costume, et semble demander par ses gestes quel est cet étranger.)

MAD. DUTILLEUL. Monsieur, je dois vous apprendre...

TCHÉRIKOF. Du tout, je vous prie de laisser parler mademoiselle.

MAD. DUTILLEUL. Et du tout, monsieur, la pauvre enfant ne le peut pas... elle est muette.

TCHÉRIKOF. O ciel!

MAD. DUTILLEUL. Aussi, vous ne vouliez pas m'écouter.

YELVA *lui fait signe qu'elle peut l'entendre, mais qu'elle ne peut pas lui répondre.*

TCHÉRIKOF. Pauvre enfant!... Un tel malheur la rend encore plus intéressante... Et comment cela lui est-il arrivé?

MAD. DUTILLEUL. Oh! il y a bien long-temps; elle n'avait que quatre ou cinq ans... C'était à la guerre, dans un combat, dans une ville prise d'assaut... Je ne puis vous expliquer

cela... Sa mère et les siens venaient de périr à ses yeux... Et son père, qui l'emportait dans ses bras, fut couché en joue par un soldat ennemi... (*Yelva fait un mouvement pour interrompre madame Dutilleul.*) Pardon, chère enfant, de te rappeler de pareils souvenirs! (*Bas à Tchérikof.*) Tant il y a, monsieur, qu'au moment de l'explosion, au moment où elle vit tomber son père, elle voulut pousser un cri... mais l'effroi, la douleur, lui causèrent un tel saisissement, que depuis ce temps...

TCHÉRIKOF. Je conçois... cela s'est vu très-souvent; une commotion subite peut vous ôter ou vous rendre la parole... Nous ayons l'histoire de Crésus, dont le fils n'avait jamais pu dire un mot, et qui, en voyant une épée levée sur son père, s'écria: *Miles, ne Croesum occidas!*... Ce qui veut dire: Grenadier, ne tue pas Crésus!... mais c'est-là du latin; et quoique nous soyons dans le pays, vous n'êtes pas obligée de le comprendre... revenons à notre jeune Moscovite. (*A Yelva.*) Savez-vous dans quel endroit, dans quelle ville cela vous est arrivé?

YELVA *fait signe que non... et qu'elle ne pourrait le dire.*

TCHÉRIKOF. Et avec qui étiez-vous?

YELVA *indique à Tchérikof qu'elle était alors entourée de gens qui avaient tous de grands plumets, des décorations comme lui, de grandes moustaches... et qu'il en passait beaucoup devant elle, se tenant bien droits et marchant au bruit du tambour.*

TCHÉRIKOF. A ce portrait, je crois reconnaître les superbes grenadiers de notre garde im-

périale, dont je faisais partie en 1812; car j'étais capitaine à treize ans... c'était ma seconde campagne.

MAD. DUTILLEUL. Et où aviez-vous donc fait la première?

TCHÉRIKOF. A St. Petersbourg... comme tout le monde, à l'école des Cadets, où j'étais le plus espiègle... Mais ce que je viens d'apprendre ne change rien à mes intentions: au contraire, mademoiselle, je vais vous parler avec la galanterie française, et la franchise moscovite... Vous êtes fort bien, je ne suis pas mal, vous n'avez pas assez de fortune, j'en ai trop, et je cherche quelqu'un avec qui la partager.

Air: Amis, voici la riante semaine.

Fuyant l'ennui qui me poursuit sans cesse,
J'ai tout goûté... tout vu; car les plaisirs,

Sans pouvoir même épuiser ma richesse,
Ont de mon cœur épuisé les désirs.

Et, comme époux lorsque je me propose,

Ce que de vous je demande à présent,

C'est du bonheur... car c'est la seule chose
Que je n'ai pu trouver pour mon argent.

Maintenant c'est à vous de répondre si vous pouvez...

YELVA lève les yeux sur lui, lui témoigne sa reconnaissance, et le supplie de ne pas lui en vouloir... mais elle ne peut accepter.

TCHÉRIKOF. Comment! vous refusez: et pourquoi? est-ce que je ne vous plais pas?... est-ce que je n'ai pas les traits nobles et élégants... la tournure distinguée?... Celles qui me l'ont dit jusqu'à présent, m'auraient-elles trompé?... c'est possible...

YELVA *lui fait signe que non: qu'il est fort bien, fort aimable... qu'elle a du plaisir à le voir.*

TCHÉRIKOF. J'entends; à la manière dont vous me regardez, je crois comprendre que vous avez du plaisir à me voir?

YELVA *lui fait signe que oui.*

TCHÉRIKOF. Et que vous avez pour moi de l'affection?...

YELVA, *par gestes.* Oui.

TCHÉRIKOF. De l'amitié?...

YELVA, *par gestes.* Oui.

TCHÉRIKOF. Un commencement d'amour?...

YELVA, *par gestes.* Non.

TCHÉRIKOF. J'entends bien... ça ne peut pas être de l'adoration; mais je l'aime mieux, parce que, depuis que je suis en France, j'ai été si souvent adoré par des femmes aimables, qui me le disaient, que je préfère être aimé tout uniment par vous qui ne me le dites pas... J'ai idée que cela durera plus long-temps.

YELVA, *par gestes.* Non, non, cela n'est pas possible; je ne puis vous épouser.

TCHÉRIKOF. Nous ne pouvons pas être unis... et pourquoi? parce que vous êtes muette?... En ménage c'est le meilleur moyen de s'entendre; et d'ailleurs, voilà votre gouvernante... cette femme estimable qui ne nous quittera pas... et qui pourra suppléer au besoin... tout cela se compense.

MAD. DUTILLEUL. Comment, monsieur, est-ce que vous me prenez pour une babillarde?

TCHÉRIKOF. Du tout... du tout... Surtout dans votre position... comme obligée de parler pour deux... vous n'avez que bien juste ce qu'il

faut.. Mais vous, Yelva, vous ne pouvez pas me refuser pour un pareil motif; et si vous n'avez pas d'autres objections, si votre cœur est libre.. si vous n'aimez personne.. ça, je jurerais bien..

YELVA, *par gestes.* Non, ne jurez pas..

TCHÉRIKOF. Quoi, qu'est-ce que c'est?.. Je ne comprends pas.. Est-ce que votre cœur aurait déjà parlé?

YELVA, *par gestes.* Peut-être bien, je n'en suis pas sûre.

TCHÉRIKOF. Ah, mon dieu! je crains de comprendre.. Hein, qui vient-là?

Scène IV.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED, *entrant par la porte du fond.*

MAD. DUTILLEUL. C'est monsieur Alfred, notre jeune maître.

ALFRED, *sans voir Tchérïkof, allant à madame Dutilleul et à Yelva.* Bonjour, ma bonne Gertrude; bonjour, ma chère Yelva.

TCHÉRIKOF. Eh! mais, si je ne me trompe, c'est Mr Alfred de Césanne?

ALFRED, *voyant Tchérïkof.* Un étranger!

TCHÉRIKOF. Qui, n'en est pas un pour vous.. J'ai eu l'honneur de vous voir deux ou trois fois, rue d'Artois, chez mon banquier.

ALFRED. Oui, vraiment, ce seigneur russe... si riche.. et si aimable.

TCHÉRIKOF. Il me reconnaît.

ALFRED. Et comment vous trouvez-vous ici, près du Luxembourg?

TCHÉRIKOF. Il est vrai que c'est un peu loin,

un peu froid.. un peu désert.. Relativement à votre capitale, ce serait presque la Sibérie, (*Regardant Yelva.*) si parfois on n'y trouvait des roses.

ALFRED, *avec chaleur.* Enfin qui vous y amène ? (*Yelva cherche à le calmer.*)

MAD. DUTILLEUL, *allant prendre l'album.* Cet album que nous avons oublié, et que monsieur a eu la complaisance de nous rapporter.

TCHÉRIKOF. Ce qui m'a donné l'occasion de faire connaissance avec une aimable compatriote.

ALFRED. En effet.. Yelva a vu le jour aux mêmes lieux que vous.. et je conçois qu'une pareille rencontre... Il est si difficile de la voir sans s'intéresser à elle!.. Daignez me pardonner des soupçons dont je n'ai pas été le maître.. Et vous, ma chère Yelva?.. (*Il va au fond du théâtre, avec Yelva et madame Dutilleul.*)

TCHÉRIKOF, *à part, pendant qu'Alfred, Yelva et madame Dutilleul ont l'air de causer ensemble.* Maintenant, je comprends tout-à-fait, et c'est dommage.. parce que, malgré moi, je la regardais déjà comme une compagne, comme une consolation que le ciel m'envoyait sur cette terre étrangère... N'y pensons plus.

MAD. DUTILLEUL, *à Alfred, qui lui a montré, ainsi qu'à Yelva, une lettre de son père.* Quoi! vraiment, votre père ne s'y oppose plus?

YELVA *témoigne par ses gestes la surprise qu'elle éprouve, mais elle ne peut le croire encore.*

ALFRED, *lui montrant la lettre.* Vous le voyez...

MAD. DUTILLEUL. Jamais je n'aurais osé l'espérer!

YELVA porte la lettre à ses lèvres, exprime son bonheur... Puis va à Tchérikof, lui tend la main, et semble lui demander l'amitié qu'il lui a promise.

TCHÉRIKOF. Quoi! que veut-elle dire?

ALFRED. Qu'il nous arrive un grand bonheur... et qu'à vous, son compatriote, elle voudrait vous en faire part.

TCHÉRIKOF. Vraiment!... Eh bien... c'est très-bien à elle... parce que, certainement... je ne croyais plus être pour rien dans son bonheur... Mais si, de mon côté, je peux jamais lui être utile... à elle ou à vous, monsieur le comte... vous verrez qu'en fait de noblesse et de générosité, la France et la Russie peuvent se donner la main.

ALFRED. Je n'en doute point, monsieur; et, pour vous le prouver, j'accepte vos offres. Yelva et moi nous avons un service à vous demander.

TCHÉRIKOF. Il serait possible!...

YELVA lui fait signe que oui... et qu'elle le supplie de le lui accorder.

ALFRED, à Yelva. Rentrez dans votre appartement... tout-à-l'heure nous irons vous y rejoindre.

(Il baise la main d' Yelva, qui le prie de ne pas être long-temps; elle fait à Tchérikof un sourire et un geste d'amitié, et rentre avec madame Dutilleul dans la chambre à gauche.)

Scène V.

TCHÉRIKOF, ALFRED.

TCHÉRIKOF. Elle est charmante!... mais ça

ne m'étonne pas.... le sang est si beau en Russie.

ALFRED. N'est il pas vrai?

TCHÉRIKOF. Il ne lui manque que la parole... mais, avec ces yeux-là, on peut s'en passer... moi, d'abord, si je les avais, je ne dirais plus un mot... et quand je voudrais séduire, je regarderais..... ce qui voudrait dire: *«Regardez-moi, aimez-moi.»*

ALFRED, riant. Ce serait un fort bon moyen.

TCHÉRIKOF. N'est-ce pas?... je l'ai quelquefois employé... mais entre nous, qui pouvons adopter une autre forme de dialogue, ce serait tout-à-fait inutile... Daignez donc me dire verbalement, en quoi je puis être utile à ma jeune compatriote, que je connais à peine, et dont j'ignore même les aventures.

ALFRED. Elles ne seront pas longues à vous raconter... Lors de la retraite de Moscou, recueillie par des soldats qui, quelques jours, quelques semaines après, périrent eux-mêmes ou furent forcés de l'abandonner... Yelva allait expirer de misère et de froid, lorsque mon père, le comte de Césanne, officier supérieur, aperçut sur la neige cette pauvre enfant, qui se mourait et ne pouvait se plaindre.... Il l'emmena avec lui, la conduisit en France, et l'éleva sous ses yeux, près de moi... C'est vous dire que, depuis ma jeunesse, depuis que je me connais, j'adore Yelva.

TCHÉRIKOF. Je me doutais bien de quelque chose comme cela.

ALFRED. Quand mon père s'aperçut qu'une telle amitié était devenue de l'amour, il était trop tard pour s'y opposer... il l'essaya cepen-

dant... Yelva fut éloignée de la maison paternelle; et, sous la surveillance de Gertrude, notre vieille gouvernante, elle fut exilée dans ce modeste asile, où il leur fut défendu de me recevoir.

TCHÉRIKOF. C'est pour cela que vous y venez tous les jours.... Je me reconnais-là... les obstacles... il n'y a rien comme les obstacles.

ALFRED. Ma belle-mère, la meilleure des femmes, qui nous chérit tous les deux comme ses enfans, ne s'opposait point à notre mariage; mais mon père, qui avait pour moi des vues ambitieuses, me destinait un parti magnifique... une fortune immense.

TCHÉRIKOF. Et comment avez-vous fait?

ALFRED. Il y a quelques jours, j'ai déclaré à mon père que, soumis à mes devoirs, je n'épouserais pas Yelva sans son aveu... mais que, s'il fallait être à une autre, je quitterais plutôt la France et ma famille.

TCHÉRIKOF. Y pensez-vous?

ALFRED. Je l'aurais fait, et mon père, qui me connaît, s'est enfin rendu à mes prières... »Je ne m'y oppose plus, m'a-t-il dit froidement; faites ce que vous voudrez... mais je ne veux pas assister à ce mariage, ni revoir Yelva.« Depuis ce jour, en effet, il a quitté Paris. Hier seulement, j'ai reçu une lettre de lui, où il m'envoyait son consentement pur et simple... et j'ai fait tout disposer pour que notre mariage ait lieu aujourd'hui même.

TCHÉRIKOF. Aujourd'hui... (*A part.*) J'avais bien choisi l'instant pour ma déclaration.

ALFRED. Mais un de mes amis, sur lequel je

comptais, me manque en ce moment; et si vous vouliez le remplacer.

TCHÉRIKOF. Moi!... être un de vos témoins!

ALFRED.

Air Vaudeville de Partie et Revanche,
C'est Yelva qui vous en prie,
Elle croira, par un rêve flatteur,
Revoir en vous ses parents, sa patrie.

TCHÉRIKOF.

Monsieur, j'accepte, et de grand cœur;
Oui, je serai témoin de son bonheur.

(*À part.*)

Je venais pour mon mariage,
Et je m'en vais servir au sien:
C'est toujours ça... j'ai du moins l'avantage
De n'être pas venu pour rien.

(*Haut.*) C'est bien à vous, M. Alfred.... c'est très-bien d'épouser une orpheline sans fortune... Chez nous autres Russes, cela n'aurait rien d'étonnant... parce que nous aimons le bizarre, l'original... et dans la proposition que vous me faites, dans la situation où je me trouve... il y a quelque chose qui me plaît, qui me convient.

ALFRED. Vraiment!

TCHÉRIKOF. Et pourquoi?... parce que c'est original... et moi, je le suis depuis les pieds jusqu'à la pointe des cheveux... Je suis donc à vos ordres... ainsi que mes gens et ma voiture qui nous attendent en bas.

ALFRED. Non, je vous en prie, renvoyez-les; que tout se fasse sans bruit, sans éclat... dans le plus grand incognito.

TCHÉRIKOF. C'est différent... ils vont alors retourner à l'hôtel, où je vais les consigner, ainsi que Kalouga, mon Cosaque... parce que ce petit gaillard-là, quand je le laisse seul dans Paris... il a les passions si vives... Je descends donc leur donner mes ordres, (*à part*) acheter mon présent de noces pour la mariée, (*à Alfred*) et je reviens ici vous prendre en fiacre... en sapin... je n'y ai jamais été... ça m'amusera... c'est original.

ALFRED.

Air : Vaudeville de la Somnambule.

Par ce moyen, nous n'irons pas bien vite.

TCHÉRIKOF.

Tant mieux, morbleu ! pourquoi donc se presser ?
Lorsque ce sont les chagrins qu'on évite,
En tilbury j'aime à les devancer.
Mais lorsqu'à nous l'amitié se consacre,
Quand le bonheur vient pour quelques instants,
Après de nous tâchons qu'il monte en fiacre,
Pour qu'avec lui nous restions plus long-temps.

(*Alfred reconduit Tchérïkof, qui sort par la porte du fond.*)

Scène VI.

ALFRED, YELVA.

(MUSIQUE.)

A peine Tchérïkof est-il sorti, qu'Yelva entr'ouvre la porte de la chambre à gauche, et court à Alfred avec joie; elle lui montre la lettre de son père qu'elle tient encore, et lui dit par ses gestes :

Il est donc vrai! votre père y consent.

ALFRED. Oui, ma chère Yelva, mon père consent enfin à te nommer sa fille, et rien ne s'oppose plus à mon bonheur.

YELVA, *par gestes*. Je passerai ma vie auprès de toi, toujours ensemble. *Puis regardant autour d'elle avec inquiétude, et montrant la lettre* ... Ton père, pourquoi n'est-il pas ici?

ALFRED, *avec embarras*. Mon père ne peut venir... Des affaires importantes le retiennent loin de Paris... et ce mariage doit avoir lieu aujourd'hui.

YELVA, *par gestes*. Aujourd'hui?

ALFRED. Oui, ce matin même! et je vais tout disposer.

YELVA, *par gestes, montrant la place où était Tchérkof, et le désignant*. Un instant... et mon compatriote, où est-il?

ALFRED. Ce jeune Russe?... il va revenir; il consent à être notre témoin.

YELVA, *par gestes*. Tant mieux.

ALFRED. Il te plaît donc?

YELVA, *de même*. Oui.

ALFRED. Et tu l'aimes?

YELVA, *par gestes*. Mais oui.

ALFRED, *avec un mouvement de jalousie*. Pas comme moi?

YELVA, *remarquant ce mouvement, se hâte de le rassurer*. . . . Je l'aime parce qu'il a l'air bon... mais non comme toi; car toi, je t'aimerai toute la vie.

(*L'orchestre joue l'air du duo d'Aline: Je t'aimerai toute la vie.*)

ALFRED. Ah! je n'en veux qu'un gage. (*Il veut l'embrasser.*)

YELVA, *le repousse doucement en lui disant :*
Non pas maintenant... mais plus tard.. Partez,
l'on vous attend.

ALFRED. Tu as raison.. je vais tout préparer
.. Adieu, Yelva .. adieu, ma femme chérie.
(*Il lui baise la main.*)

YELVA, *par gestes.* Adieu, mon mari.
(*Alfred sort par le fond, en lui envoyant un
baiser.*)

Scène VII.

YELVA, puis MAD. DUTILLEUL.

(MUSIQUE.)

YELVA *restée seul, le suit encore des yeux ;
puis, quand il est disparu, quand elle ne peut
plus être vue, elle lui renvoie son baiser ; Mme
Dutilleul entre dans ce moment.*

MAD. DUTILLEUL. Eh bien ! eh bien ! mademoi-
selle, qu'est-ce que vous faites ?

YELVA, *toute honteuse, ne sait comment ca-
cher son embarras.*

MAD. DUTILLEUL. Qu'est-ce que c'est que ces
phrases-là ? à qui était-ce adressé ?

YELVA, *par gestes.* A personne !

MAD. DUTILLEUL. A personne !.. à la bonne
heure.. mais il y a des gens qui pourraient
prendre cela pour eux... en russe comme en
français ça se comprend si vite !.. tout le monde
entend cela, vois-tu ! aussi il faudra prendre
garde quand tu seras mariée.. ce qui, du reste,
ne peut tarder, et l'on vient déjà de t'appor-
ter..

YELVA, *par gestes.* Quoi donc ?

MAD. DUTILLEUL. J'étais-là dans ta chambre, lorsqu'on a frappé à la petite porte.. celle qui donne sur l'autre escalier.. et un monsieur m'a remis ce que tu vas voir.

YELVA, *par gestes.* Qu'est-ce donc ?

MAD. DUTILLEUL, *rentrant et rapportant une corbeille.* Des parures magnifiques.. une parure de mariée.. je ne m'y trompe pas; quoiqu'il y ait bien long-temps pour la première fois..

YELVA *court à la corbeille, en tire un voile, puis une couronne, et un bouquet d'oranges.*

MAD. DUTILLEUL. Cette toilette-là, c'est à moi de l'arranger.

(*Yelva s'assied devant la glace qui est sur la table de toilette; Mme Dutilleul arrange son voile et place son bouquet.*)

Air de M. Botte.

Petite fille, à ton âge,
 Que ce bouquet est flatteur!
 C'te fleur-là retrac' l'image
 D'l'innocence et du bonheur.
 Le même sort vous rassemble
 Et je crois qu'avec raison,
 L'amour peut placer ensemble
 Deux fleurs d'la même saison.
 Je m'en souviens, à ton âge,
 Que c'bouquet m'semblait flatteur!
 Il m'offrait aussi l'image
 D'l'innocence et du bonheur.

YELVA, *pendant cette reprise, veut lui mettre en riant la couronne sur la tête.*

MAD. DUTILLEUL. Eh bien.. que faites-vous?.. des fleurs sur mes cheveux blancs!..

Du temps les traces perfides
 Devraient vous en empêcher ;
 La fleur qu'on met sur des rides
 Se flérit, sans les cacher.
 Ah ! ce n'est plus à mon âge
 Que c'bouquet paraît flatteur ;
 Las ! il n'offre plus l'image
 D'innocence et du bonheur.

YELVA, pendant cette dernière reprise, place sur sa tête la couronne de fleurs; et apercevant sur la toilette un collier de perles, le prend vivement, et le montre à Mme Dutilleul.

MAD. DUTILLEUL. Oui vraiment, des diamants.. ce pauvre Alfred se sera ruiné.. mais puisqu'il le veut, il faut qu'aujourd'hui ce riche collier remplace ce simple ruban noir. (Elle dénoue un ruban qui est au cou d'Yelva, et auquel tient un médaillon: Yelva veut le reprendre, et fait signe qu'elle ne doit point s'en séparer.) C'est le portrait de ta mère.. je le sais.. et tu ne le quittes jamais.. aussi tu le reprendras tout-à-l'heure, quand nous reviendrons de la mairie et de l'église.

YELVA sourit à ce mot... met vivement le collier, arrange le reste de la parure, et regardant la toilette de Mme Dutilleul, lui fait signe qu'elle n'est pas prête, qu'il faut se dépêcher.

MAD. DUTILLEUL. C'est vrai, je ne serai pas prête, et je ferai attendre; ce cher Alfred est si vif, si impatient!

YELVA la presse, par ses gestes, de se hâter.

MAD. DUTILLEUL. C'est bon.. c'est bon.

Air du Chapitre Second.

Taisez-vous, bavarde,

Ce soin me regarde,
Et dans un instant,
Superbe et brillante,
Je r'viens triomphante
Bénir mon enfant.

J'n'aurai pas, j'espère,
Grand besoin d'atours;
Le bonheur, ma chère,
Embellit toujours.

(Même geste d'Yelva, qui la pousse vers la porte.)

Taisez-vous, bavarde,
Ce soin me regarde... etc.

Pour toi, c'est, je gage,
Trop d'parol's.. oui-dà!
Mais c'est qu'à mon âge
On n'a plus que ça.

Taisez-vous, bavarde,
Ce soin me regarde,
Et dans un instant,
Superbe et brillante,
Je r'viens triomphante
Près de mon enfant,
Adieu, mon enfant,
Adieu, mon enfant.

(Elle entre dans la chambre à droite.)

Scène VIII.

YELVA seule.

(MUSIQUE.)

Elle a reconduit Mme Dutilleul jusqu'à la porte de la chambre. Quand elle est seule, elle réflé-

chit, et sourit de l'idée qui lui vient.. c'est de répéter tout ce qu'il faudra faire au moment de son union. Elle place deux coussins auprès de la glace... ensuite, elle fait le signe de donner la main à quelqu'un, s'avance timidement; elle fait encore quelques pas avec recueillement, et se met à genoux sur un des coussins, en joignant les mains. Elle semble alors écouter attentivement, et répondre oui à la demande qu'elle est censée entendre. (En ce moment on entend le bruit d'une voiture, elle entre, on frappe à la porte.) Elle semble dire avec joie: C'est lui, c'est Alfred!... Elle va ouvrir, et, en voyant Mme de Césanne, elle marque sa surprise et son contentement.

Scène IX.

Mme DE CESANNE, YELVA.

MAD. DE CÉSANNE, *remarquant sa surprise.* Oui, c'est moi; c'est la belle-mère, c'est l'amie d'Alfred, que tu ne t'attendais pas à voir en ce moment.

YELVA, *lui montrant sa parure de mariée, lui fait connaître, par ses gestes, que son mariage est pour aujourd'hui.*

MAD. DE CÉSANNE, *douloureusement.* Il est donc vrai!... c'est aujourd'hui... c'est ce matin même que ce mariage a lieu!... et déjà te voilà parée... je craignais d'arriver trop tard.

YELVA, *par gestes.* Vous voilà, je suis trop heureuse. Elle lui baise les mains; Mme de Césanne détourne la tête, et Yelva lui dit par ses gestes: Qu'avez vous? Quel chagrin vous afflige le jour de mon bonheur?

MAD. DE CÉSANNE, *regardant autour d'elle avec inquiétude.* Et Alfred... où est-il?

YELVA, *par gestes.* Il est sorti; mais il reviendra bientôt, je l'espère.

MAD. DE CÉSANNE. Tu es seule; je puis donc te parler avec franchise... je puis donc t'ouvrir mon cœur: écoute-moi, Yelva... Orpheline, et sans protecteur tu allais périr sur cette terre glacée, où l'on t'avait abandonnée, lorsque M. de Césanne, lorsque mon mari a daigné te recevoir, t'a amenée en France, t'a présentée à moi, comme un second enfant que lui envoyait la providence: et tu sais si j'ai rempli les nouveaux devoirs qu'elle m'imposait. (*Yelva lui baise la main.*) Je ne m'en fais pas un mérite... ta tendresse me payait de mes soins... Mais si nous t'avons traitée comme notre enfant, comme notre fille! si nul sacrifice ne nous a coûté; peut-être avons-nous le droit de t'en demander un à notre tour.

YELVA, *par gestes.* Parlez, achevez... je suis prêt à tout.

MAD. DE CÉSANNE. Je vais te réléver un secret bien terrible, puisque mon mari eût mieux aimé périr, que de le confier même à son fils... Le désir d'augmenter ses richesses, de laisser un jour à ses enfants une fortune proportionnée à leur naissance, a entraîné M. de Césanne dans des entreprises hasardeuses, dans de fausses spéculations... et malgré son titre et ses dignités, malgré le rang qu'il occupe dans le monde... il est déshonoré... il est perdu sans retour, si quelque ami généreux ne vient pas à son aide.

YELVA, *par gestes.* Grand dieu!

Et quand par lui tu retrouvais un père,
Voudrais-tu lui ravir son fils ?

(Elle tombe aux genoux d'Yelva.)

(MUSIQUE.)

YELVA, hors d'elle-même, la relève, la presse contre son cœur, lui jure qu'il n'y a point de sacrifice qu'elle ne soit prêt à lui faire; et détachant le bouquet, ainsi que la couronne et le voile qui étaient sur sa tête, elle semble lui dire :

Vous le voyez, je renonce à lui... je renonce à tout... soyez heureuse... mais il n'y a plus de bonheur pour moi.

MAD. DE CÉSANNE. Yelva, ma chère Yelva... je n'attendais pas moins de ta générosité... mais tu ne sais pas encore à quoi tu t'engages, tu ne sais pas jusqu'où va le sacrifice que j'attends de toi... Il ne suffit pas de renoncer à Alfred... il faut le fuir à l'instant même... car tu connais sa tendresse... et s'il ne te croit pas perdue pour lui, nul pouvoir au monde ne le déciderait à t'abandonner... Pardon... c'est trop exiger... je le vois... tu peux renoncer au bonheur, mais non à son amour... tu n'auras pas ce courage.

YELVA, par gestes. Si... j'en mourrai peut-être... mais cette vie que j'abandonne... je vous la dois... et alors, nous serons quittes.

MAD. DE CÉSANNE, la serrant dans ses bras. Il serait vrai!... mon enfant! ma fille! (Yelva, à ce mot, détourne la tête en sanglottant.) Oui, ma fille!... qui plus que toi méritait ce titre, que j'aurais été trop heureuse de pouvoir te donner?... mais il te restera du moins le cœur et la tendresse d'une mère... je partagerai tes

chagrins, je sécherai tes larmes... je ne te quitterai plus... nous partons ensemble. On vient. (*Trouble d'Yelva.*) Il faut partir... Mais par cette porte... (*montrant celle du fond*) si Alfred allait nous rencontrer !

YELVA, *lui montrant la chambre à gauche, lui fait signe qu'il y a un autre escalier.*

MAD. DE CÉSANNE. Oui, je comprends... une autre issue... éloignons-nous...

YELVA *fait entendre à Mme de Césanne qu'elle est décidée à partir; mais elle va prendre le médaillon, qui est sur la table, et le presse contre ses lèvres.*

MAD. DE CÉSANNE. Le portrait de ta mère... Tu ne veux pas autre chose...

(*Pendant que Mme de Césanne va à la porte du fond, pour s'assurer que personne ne vient encore, Yelva aperçoit son bouquet de mariée qu'elle a jeté à terre... elle le ramasse... le regarde tristement, le met dans son sein avec le médaillon de sa mère. En ce moment on entend du bruit à la porte du fond; on met la clef dans la serrure.. Mme de Césanne entraîne Yelva, qui semble dire un dernier adieu à tout ce qui l'environne, et qui disparaît par la porte à gauche.*)

Scène X.

ALFRED, TROIS TÉMOINS, QUELQUES FEMMES portant des cartons.

ALFRED, *fait entrer les femmes dans la chambre à droite. Enfin tout est prêt, tout est disposé... (Aux trois témoins.)* En vous demandant par-

don, mes amis, des six étages que je vous ai fait monter. Je croyais trouver ici notre quatrième témoin, M. de Tchérkof, qui, j'en suis sûr, aura voulu faire des cérémonies... et se présenter en grande tenue... ces Russes tiennent à l'étiquette... Où est donc tout ce monde?

Scène XI.

LES PRÉCÉDENTS, MAD. DUTILLEUL, *sortant de l'appartement à droite: elle est en grande toilette; les femmes sortent avec elle.*

MAD. DUTILLEUL. Voilà! voilà!... ne vous impatientez pas... (*Montrant sa grande parure.*) Il me semble que vous n'avez pas perdu pour attendre... mais à mon âge il faut plus de temps pour être belle... ce n'est pas comme à celui d'Yelva, où cela va tout seul.

ALFRED. Et Yelva, où est-elle?

MAD. DUTILLEUL. Vous allez la voir paraître superbe et radieuse... on est toujours si jolie un jour de noces!... c'est à moi de vous l'amener, et j'y vais... Allons, allons, calmez-vous et prenez patience... maintenant ce ne sera pas long... (*Elle entre dans la chambre à gauche.*)

ALFRED. Oui, maintenant elle est à moi... rien ne peut s'opposer à mon bonheur... (*S'approchant de la table.*) Mais d'où viennent ces diamants?... qui lui a envoyé ces parures?... qui a osé?...

FINAL.

Musique de M. HEUDIER.

MAD. DUTILLEUL, *rentrant hors d'elle-même.*

Ah! mon dieu! ma pauvre Yelva!

ALFRÉD.

Qu'avez-vous? comme elle est émue!

MAD. DUTILLEUL.

Hélas! qui nous la rendra?
De ces lieux elle est disparue.

ALFRÉD ET LE CHŒUR.

O ciel!

*(Mme Dutilleul remet une lettre à Alfred.)*ALFRÉD *la lit en tremblant.*

« Alfred, je ne puis plus être à vous, et vous chercheriez en vain à connaître les motifs de ma fuite ou le lieu de ma retraite... Oubliez-moi... soyez heureux... et ne craignez rien pour mon avenir... la personne avec qui je pars, mérite toute ma reconnaissance et toute ma tendresse.

YELVA,⁴

De mon courroux je ne suis plus le maître:
Ce ravisseur, je saurai le connaître,

(A Mme Dutilleul.)

Quel-est-il? répondez.

MAD. DUTILLEUL.

Je ne sais... attendez...
Cet étranger... oui... ce matin encore
Il offrait de pareils présents.

ALFRED.

Il l'aime donc ?

MAD. DUTILLEUL.

Depuis longtemps
En secret il l'adore.

ALFRED.

Tout est connu ; c'est pour lui je le voi,
Qu'elle a trahi ses serments et sa foi.Ah ! de fureur et de vengeance
Je sens ici battre mon cœur ;
Partons... Bientôt de cette offense
Je punirai le ravisseur.

ENSEMBLE.

Je punirai le ravisseur.

LE CHŒUR.

Nous punirons le ravisseur.

*(Ils sortent tous par le fond, Mme Dutilleul sort
avec eux.)*